

## Le désastre

Pedro, reclus dans une forme d'autisme, fermé au monde et à ses nouvelles alarmantes, s'acharnait sur des plaques de zinc qui bâillaient en tout sens.

En bas, les chiots sentaient l'orage.

À dix-sept heures, tout avait changé. La couleur du ciel, la température de l'air, sa texture, son odeur. Le vent s'était levé et faisait claquer les pointes des bâches que Pedro et Pierre commençaient à déplier. C'est alors que je compris que tout était fichu. Au lieu d'acheter une grande toile qui aurait couvert le toit et le chenau, les deux bourriques avaient préféré « emprunter » trois tentes à un marchand forain. Compte tenu de la surface du toit et de ses pentes, l'eau allait passer entre les toiles, ou plutôt couler à flots. Avant même d'émettre cette observation de bon sens, une goutte de pluie grosse comme une cerise s'écrasa sur mon avant-bras. L'instant d'après, ce fut le déluge.

Pedro, terrorisé, pétrifié, ne sachant plus que faire, une toile à la main et la bouche ouverte. Pierre cou-

rant comme un lapin dans tous les sens, glissant sur les tuiles, coinçant un bout de bâche pour l'empêcher de se gonfler comme une voile. Et moi, m'acharnant à couvrir le chenau qui fuyait de toute part. Nous étions paniqués, perdus, submergés. Sous mes yeux, je voyais s'engloutir des semaines de travail, d'énormes sommes d'argent, des tonnes de fatigue, de labeur, de courage. Le vent redoublait, le tonnerre soulevait la terre, et la foudre s'abattait aux quatre coins du paysage. Soudain, une bourrasque plus forte que les autres s'engouffra sous les toiles mal arrimées et les emporta à l'autre bout de la rue et peut-être du monde.

Je leur criai de descendre du toit, Pedro dévala l'échelle, suivi par Pierre. Debout sur une poutre, secoué, lavé, rincé, je ne pouvais détacher mes yeux de ces puissantes cascades d'eau qui déferlaient dans la maison. Fidèle au poste, stoïque, impavide, la radio, elle, continuait d'émettre à tue-tête ses inepties.

Seul le rugissement du tonnerre lui répondit.

En bas, lorsque tout fut fini, je retrouvai mes héros et la meute enfermés dans la camionnette. Pour la première fois, il me sembla deviner, au travers des vitres embuées, de l'embarras sur les visages de cette paire. Ils étaient responsables du désastre. J'étais coupable de leur avoir fait confiance jusqu'à la dernière minute.

Par l'ouest, le ciel s'éclaircit. La pluie cessa. Dans la maison, l'averse, en revanche, continuait. Du plafond, en partie éventré, s'écoulait toute l'eau accumulée dans l'étage et les greniers. Elle s'abattait sur

les meubles, les lits, délavait les rideaux et submergeait les tapis.

Lorsque je sortis dans la cour, la camionnette avait disparu.

## L'appel de nuit

Cette nuit-là, je me réfugiai dans l'une des rares pièces de la maison à ne pas avoir été dévastée. Vers dix heures du soir, électrisé par la colère, j'appelai Pedro Kantor :

– Monsieur Tanner ? Vous avez vu l'heure ?

– Vous vous foutez de moi ?

– Non, monsieur Tanner, pas du tout, mais c'est vrai que, généralement, on téléphone pas chez les gens à une heure pareille. Sauf, bien sûr, s'il y a un motif grave.

– Et vous trouvez que c'est pas grave ce qui est arrivé aujourd'hui ?

– Vous savez, il y a des choses bien plus dramatiques que ça dans la vie, monsieur Tanner.

– Écoutez-moi bien, Kantor. Demain matin, à la première heure, vous et votre acolyte vous allez m'acheter une grande bâche de protection et vous venez l'installer pour mettre la maison hors d'eau. Ensuite vous dégagez, je ne veux plus vous voir.

– Calmez-vous, monsieur Tanner, tout ça va s'arranger.